Document generated on 07/17/2025 2:49 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La captive

Jacques Axtmeyer

Number 9, Spring 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2821ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Axtmeyer, J. (1987). La captive. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 49–54.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacques Axtmeyer

La captive

La mort c'est la victoire de l'espèce sur l'individu
Karl Marx

Sur la rive asiatique d'Istanbul, dans une rue étroite, près des remparts du bord de mer, habitait Adil Darük.

À trente ans passés, célibataire, il se contentait d'un modeste logement composé d'une pièce et d'une cuisine ainsi que d'un petit débarras sans fenêtre.

Ce jour-là, comme tous les autres jours, il se leva de très bonne heure pour aller à son travail; il était employé subalterne dans une importante maison de commerce.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, il entendit frapper à sa porte quelques coups discrets. «Qui cela peut-il être?», se dit-il, pour venir de si bon matin. À part un vague cousin qui passait le voir une ou deux fois par an, il ne recevait personne. Il ouvrit la porte et, étonné, vit, sur le palier mal éclairé, une forme féminine, très grande, toute de noir habillée: une longue pèlerine, un capuchon sur la tête, un voile lui cachant le visage. Comme Adil était bien élevé, il invita d'un geste la dame à entrer dans son logement. En l'examinant, il s'aperçut qu'elle tenait dans sa main droite gantée de noir un carnet de même couleur. Sans prononcer un mot elle le feuilleta (les pages étaient couvertes d'une écriture bizarre qu'Adil n'arrivait pas à déchiffrer), puis le referma et demanda d'une voix étrange qui paraissait venir de loin: «Vous êtes bien Adil Darük, trente-quatre ans?». Avant qu'il n'ait répondu, elle ajouta: «Oui, c'est cela. Excusez-moi je suis venue bien trop tôt. Vous, vous avez encore du temps devant vous; c'est quelqu'un d'autre que je suis obligée de venir chercher. Votre heure n'a pas encore sonné. Pardonnez-moi, une erreur a été commise dans mon service; cela n'arrive que très rarement.» Elle fit un pas pour sortir, mais il lui barra la route, ferma la porte et mit la clef dans sa poche.

Intrigué par cette étrange créature, il la regarda de plus près et pâlit: ayant soulevé le voile il vit un crâne et, à la place des yeux, deux petites flammes rouges. Angoissé par ce spectacle, il dit d'une voix blanche à peine perceptible: «Qui êtes-vous? Que venez-vous faire chez moi?» Elle se recouvrit le visage avant de lui répondre toujours sur ce même ton étrange, impersonnel. «Je suis la Bienfaitrice de l'humanité, j'apporte aux hommes la PAIX dans l'éternité, je suis celle qui les délivre des difficultés de la vie, des souffrances terrestres, celle qui tire le rideau sur le dernier acte de leur existence. Quand leur temps est venu, je les prends dans mes bras et doucement je les emmène loin de la terre, là où il n'y a ni haine ni jalousie ni crime. J'apporte la Paix Éternelle! Je ne suis pas méchante... Maintenant il me faut partir.» Elle posa une main sur l'épaule d'Adil comme pour l'écarter de la porte; l'homme sentit un froid immense lui pénétrer tout le corps. Une idée folle s'empara de son esprit. Il bouscula la Mort qui trébucha et tomba à terre. Adil en profita pour agir rapidement. À un gros clou accroché au mur pendait une longue corde dont il se servait pour ses escalades en montagnes. Il s'en empara, ligota les bras et les jambes de la Dame en Noir, la bâillonna, la traîna vers le petit réduit sans fenêtre, claqua la porte et poussa par derrière une lourde commode. Assuré qu'elle ne pourrait pas s'échapper pour continuer son oeuvre maléfique, il se rendit à son bureau où il se mit à exécuter sa tâche avec une sorte de fébrilité. Mais, au bout de quelques minutes, il se remémora les événements qui s'étaient déroulés chez lui ce matin-là et s'inquiéta des possibles conséquences de son acte. Mais il était trop tard pour le regretter; et d'ailleurs il était plutôt content de ce qu'il avait fait. Il cessa de remplir les formulaires qui s'entassaient sur son bureau, levant la tête à maintes reprises et regardant par la fenêtre, distraitement, les mouvements de la rue. Ses camarades de travail l'observaient en silence; les trois demoiselles assises au fond du bureau se poussaient du coude, riant sous cape: «Adil est sûrement amoureux, lui qui est toujours si appliqué», dit la plus jeune. Son agitation dura toute la journée. Parfois il ne pouvait s'empêcher de fixer la porte: si elle s'était évadée et qu'elle entrait soudain pour se venger de lui? Mais non, il lui avait joué un bon tour! Elle n'apporterait plus le deuil et le désordre dans les familles. La mort, Adil la considérait comme un énorme scandale.

Il avait hâte de rentrer chez lui pour édifier un mur devant la porte du débarras. En sortant du bureau, il acheta à cet effet plusieurs petits sacs de ciment. La Camarde ne pourrait plus se sauver et dorénavant les gens ne trépasseraient plus.

Dès qu'il pénétra dans son logement, il colla l'oreille à la porte du réduit; il lui sembla entendre de légers gémissements. Elle était donc là et désormais inoffensive. Adil se mit au travail et au bout de trois heures un mur solide boucha l'ouverture du débarras.

Il décida de ne parler à personne de son acte et s'installa le soir même dans un autre quartier de la ville, n'emportant qu'une valise. Son départ discret ne fut remarqué par personne dans l'immeuble. Plus tard, il quitta Istanbul pour s'établir dans une petite bourgade de la province proche de la frontière perse.

Le commissaire de police assis derrière son bureau jonché de papiers lisait un journal en fumant un cigare.

Un policier entra, salua son chef et, d'une voix saccadée, raconta qu'il avait été appelé par une femme lui signalant un meurtre commis près de son domicile; il s'était rendu à l'endroit indiqué et là, il avait vu en effet un jeune homme couché sur la chaussée un couteau de boucher planté dans la poitrine. Mais quand il s'était approché de la victime, celle-ci avait ouvert les yeux et apercevant l'arme du crime enfoncée dans son corps, l'avait retirée, s'était mis péniblement debout et avait demandé: «Que m'est-il arrivé?» Apparemment, ajouta le policier, cet homme était indemne; il est parti d'un pas mal assuré et est disparu soudainement. Les gens qui assistèrent à cette scène écarquillèrent les yeux. Un vénérable vieillard murmura: «C'est un miracle, Allah Akbar!».

Incrédule, le commissaire de police pensa qu'il s'agissait d'une farce d'un sinistre plaisantin. Son subordonné affirma néanmoins que le couteau était rouge de sang. Son chef ne l'écouta plus et se replongea dans la lecture de son journal tirant de fortes bouffées de son cigare. Comme d'habitude, il revint après le dîner dans son bureau, parcourut les procès-verbaux quotidiens que son personnel lui soumettait chaque soir. Il lut ces rapports et fut tout de même étonné qu'aucun cas de blessure mortelle n'avait été rapporté depuis trois jours, alors que dans une grande ville comme Istanbul, c'était chose courante. «Bah, se dit-il, on verra bien demain.» Toutefois les jours passèrent sans qu'un seul cas mortel ne fût indiqué par la police.

Le rédacteur en chef d'un grand journal du soir n'en croyait pas ses yeux! Depuis trois jours, il n'y avait plus de rubrique nécrologique. «Pas possible», pensa-t-il. Surpris et inquiet de ce «vide», il chargea un jeune reporter d'enquêter auprès des autorités compétentes pour savoir

pourquoi, brusquement, il n'y avait plus de décès dans le pays. Le jeune homme plein de zèle fit le tour des commissariats de police et se rendit au Service de l'État Civil. Partout on lui répondit qu'en effet, depuis trois jours, aucun décès n'avait été enregistré et que l'on ne savait pas à quoi attribuer cela. Avec l'assentiment de son supérieur, le journaliste alla chercher des informations dans tout le pays: eh bien, nulle part on n'avait enregistré de trépas, et ce, depuis plusieurs jours. Dans un grand hôpital de province, une infirmière effrontée dit au journaliste: «Plus de morts chez nous, pourtant nous avons ici de très bons médecins».

Le directeur général des pompes funèbres était désespéré. Il n'avait plus de travail depuis le jour où Adil avait séquestré la Mort. Il contacta les succursales d'Anatolie et de Cappadoce, et n'entendit que des lamentations: plus de mort. Les employés désoeuvrés affichaient plus que jamais des mines d'enterrement. C'était la désolation dans ce corps de métier. Les fabricants de cercueils quant à eux ne recevaient plus de commandes. Les articles funéraires ne se vendaient plus. Les imans ne disaient plus, bien sûr, de prières pour les défunts. Or, les saints hommes ne pouvaient tout de même pas implorer Dieu pour qu'il fît mourir les gens.

Enfin les fossoyeurs, eux aussi, connurent le chômage. Ayant du temps libre, ils se promenèrent dans les cimetières, lurent et relurent les inscriptions tombales jusqu'à les connaître par coeur.

La pire des choses c'était le grand nombre de vieillards qui ne songeaient pas à quitter ce monde, et ce, à la grande stupéfaction des médecins qui diagnostiquaient chez ces patients une fin proche et ne comprenaient pas pourquoi ces corps fatigués par l'âge continuaient à vivre. Un an après la mise «aux oubliettes» de la Mort, la population du pays augmenta tellement (les naissances progressant normalement) qu'une grave crise de logement se manifesta et qu'une disette menaça la population.

Deux années passèrent encore, pénibles pour tout le monde. Et personne ne s'en allait vers l'au-delà. Vainement les enfants, petits enfants, neveux, nièces, etc. attendirent les héritages de leurs grands-parents, parents, oncles, tantes. C'était vraiment triste! Et le gouvernement dans tout cela? Que pouvait-il faire? Ne sachant comment sortir de cette crise, il décréta que tous les octogénaires seraient privés complètement de nourriture, et que tous les délinquants condamnés à plus de dix ans de prison seraient fusillés. Hélas, ces mesures se révélèrent inefficaces: les personnes agées s'affaiblirent en jeûnant et, incapables de marcher, furent obligées de s'aliter mais restèrent en vie. Quant aux

criminels, après avoir reçu douze balles dans la peau, ils tombaient par terre, évanouis de frayeur, et se relevaient quelques instants après, frais et dispos.

Les effets de son geste insensé affectaient énormément Adil qui ne savait comment s'en sortir. Non loin de la petite ville, où il s'était réfugié après son départ d'Istanbul, vivait Ahmed-le-Sage, un vénérable vieillard considéré comme un saint homme. Il habitait une hutte située sur une petite colline et entourée d'un jardin plein d'arbres. On le savait bon et bienveillant. Adil décida donc d'aller le voir et de lui confesser son terrible secret, persuadé que le marabout ne le trahirait pas.

Arrivé devant l'humble cabane, il hésita un instant avant de frapper à la porte. Il la poussa quand il entendit: «Entre qui que tu sois». Il se trouva alors en face du saint homme assis à même le sol sur une natte, un livre sacré ouvert sur les genoux. Adil regarda ce visage rayonnant de bonté et se sentit en confiance. Le vieil homme l'invita à s'asseoir en face de lui sur une autre natte étendue par terre. «Que la paix soit avec toi! Que désires-tu, mon fils?» La voix était claire, bien timbrée. Adil était fasciné par les yeux d'un bleu limpide, par le teint rose et par la barbe de neige. Il remarqua aussi les mains très blanches que parcouraient des veines bleuâtres. «Voilà!» commença Adi qui raconta ce qu'il avait fait à l'étrange visiteuse. Le vieil homme impassible, les yeux fermés, posa sa main sur l'épaule d'Adil et prononça ces mots: «Mon fils, ce que tu as fait n'est pas bien, tu as tenté de contrecarrer les desseins d'Allah qui a créé tous les êtres, toutes les choses...» Adil l'interrompit: «Et la mort aussi?» «Oui, il a créé la vie et la mort, le commencement et la fin. Déjà à la naissance nous portons en nous notre condamnation à mort, aucun de nous n'y échappera. Je vais prier Allah pour que la prisonnière soit délivrée et pour que cessent les tourments dont souffrent davantage les pauvres que les riches. Et maintenant retourne chez toi en paix. Je ne te dénoncerai pas aux autorités.» Adil baisa la main tendue et s'en alla le coeur soulagé.

Les implorations d'Ahmed-le-Sage furent exaucées et, quelques jours plus tard, inspiré sans doute par le Ciel, un vieux locataire de l'immeuble où habitait jadis Adil se souvint de ce jeune homme tranquille et se dit qu'il y avait au moins trois ans qu'il ne l'avait pas rencontré. Qu'était-il donc devenu? Il alla frapper à la porte d'Adil plusieurs fois dans la journée et même tard dans la soirée. Personne ne répondit et la porte resta close. Le lendemain, n'y tenant plus, il appela un policier et tous les deux pénétrèrent dans le logement par effraction.

Une forte odeur les prit à la gorge. Ils cherchèrent vainement le locataire, mais ne trouvèrent que poussière et saleté partout: dans la cuisine, la vaisselle non lavée, dans la chambre, un lit défait, une armoire à moitié ouverte; tout cela semblait indiquer un départ précipité.

Les deux hommes furent attirés par l'étrange ouvrage de maçonnerie qui bouchait la porte du débarras. Intrigués, ils se mirent à le démolir. Lorsque la porte fut dégagée et ouverte, ils entendirent d'abord un bruit étrange, une sorte de lamentation puis aperçurent une forme étrange dont les vêtements sombres pendaient en lambeaux. Dans sa main droite, elle tenait un carnet noir, intact, contenant les noms de tous les habitants de la Terre, et les jours et heures de leur trépas.

À cette vue, les deux hommes terrifiés s'enfuirent. Ils eurent la brève vision d'une apparition squelettique et de deux petits feux rouges qui brillaient à l'endroit des yeux. Lorsqu'ils racontèrent plus tard cette aventure, personne ne voulut les croire.

Libérée, la Mort déploya d'immenses ailes noires et disparut. Elle se jura de ne plus commettre l'erreur qui lui avait été si fatale. Rapidement, elle se remit au travail pour rattrapper le temps perdu et personne ne fut oublié. Le pays connut une véritable hécatombe.

Les journaux durent centupler leurs pages nécrologiques, les hôpitaux et les hospices se vidèrent de leurs moribonds, les imans gagnèrent beaucoup d'argent en priant pour les morts: les pompes funèbres ne surent où donner de la tête et le Service de l'État Civil dut embaucher du personnel. Un an après la libération de la Grande Faucheuse, tout était rentré dans l'ordre. Le carnet noir était à jour.

Et Adil? La mort ne lui tint pas rigueur de son forfait. Il mourut à son tour à l'âge de 86 ans quand son heure sonna.

C'était écrit, «Mektoub».

Jacques Axtmeyer est ingénieur-conseil et vit à Suresnes en France. Il a publié des articles dans des revues techniques et des textes littéraires dans des revues françaises et belges. Il a reçu le deuxième prix lors d'un concours littéraire de nouvelles en 1982.